

—Il n'est donc pas venu ? demanda madame Desvarenes.

—Il est venu, dit Cayrol. C'est moi qui n'ai pas eu l'énergie nécessaire pour le tuer. Je croyais qu'il était plus facile de devenir meurtrier. Et vous aussi, n'est-ce pas ?

—Cayrol ! s'écria madame Desvarenes en tressaillant, troublée de voir qu'elle avait été si exactement comprise par celui dont elle avait armé le bras.

Il y eut un silence.

—Qu'allez-vous faire ? dit la patronne.

—Me débarrasser de lui autrement, répondit Cayrol. Je n'avais que deux moyens de le tuer : le surprendre chez moi, ou le provoquer en duel. La volonté m'a manqué pour l'un, l'habileté me manquerait pour l'autre. Je ne me battrais pas avec Serge. Mais il me faut les séparer pour toujours.

—Et comment ?

—En le forçant, lui, à disparaître.

—Et s'il s'y refuse ?

Cayrol secoua la tête d'un air de menace et dit :

—Je l'en défie ! S'il résiste, je le fais passer en cour d'assises !

—Vous ? fit madame Desvarenes marchant sur Cayrol.

—Oui, moi ! riposta le banquier avec énergie.

—Malheureux ! Et ma fille ? s'écria la patronne. Songez-vous bien à ce que vous dites ? Vous nous déshonorez, moi et les miens !

—Ne suis-je donc pas menacé, moi ? reprit Cayrol. Votre gendre est un bandit qui a forcé ma caisse...

—Un honnête homme ne se défend pas par les moyens que vous voulez employer, interrompit gravement madame Desvarenes.

—Un honnête homme se défend comme il peut ! Je ne suis pas un paladin, moi, je suis un financier. L'argent, voilà mon arme ! Le prince m'a volé : je le ferai condamner comme un voleur !

Madame Desvarenes fronça le sourcil :

—Faites votre compte, dit-elle, je paierai.

—Me paierez-vous aussi mon bonheur perdu ? s'écria le banquier hors de lui. Vous ne pouvez pas réparer le tort qui m'est fait. Et puis je souffre trop ; il faut que je me venge !

—Et ! insensé que vous êtes, reprit madame Desvarenes, ce n'est pas le coupable que vous frappez, ce sont des innocents ! Quand ma fille et moi nous serons au désespoir, en serez-vous moins malheureux ? AL ! Cayrol ! prenez garde de perdre en dignité ce que vous gagnerez en vengeance. Moins on a été respecté par les autres, plus il faut se respecter soi-même. Le mépris et le silence grandissent la victime. L'acharnement et la haine la font descendre au niveau de ceux qui l'ont outragée.

—Qu'on me juge comme on voudra : je ne m'occupe que de moi ! J'ai une âme vulgaire, un esprit bas, tout ce qu'il vous plaira ! Mais l'idée que cette femme cherche à protéger Serge, m'exaspère ! Je devrais haïr cette misérable, et malgré tout, je ne puis me passer d'elle. Si elle veut revenir à moi, je lui pardonnerai. C'est ignoble ! je le sens bien, mais c'est plus fort que moi ! Je l'adore !

En face de cet amour aveugle, sourd, affolé, madame Desvarenes frémit. Elle pensa à Micheline qui aimait Serge comme Cayrol aimait Jeanne.

—Si elle allait vouloir partir avec lui ! se dit-elle en un instant elle vit la maison abandonnée, Micheline et Serge à l'étranger, et elle toute seule au milieu de son bonheur écroulé, mourant de tristesse et de regrets. Elle voulut faire un suprême effort pour apitoyer Cayrol.

—Voyons ! reprit-elle, est-ce que je m'adresserai vainement à vous ? Est-ce que vous ne vous souviendrez pas que j'ai été pour vous une amie sûre et dévouée ? Votre fortune, c'est moi qui l'ai commencée : votre premier argent, je vous l'ai mis dans la main. Vous êtes un brave homme : vous n'oublierez pas le passé. Vous avez été outragé, vous avez le droit de vous venger, mais songez que vous allez frapper deux femmes qui ne vous ont fait que du bien. Soyez généreux, soyez juste ! épargnez-nous

Cayrol resta impassible : son visage crispé ne se détendit pas.

—Voyez à quel degré d'abaissement il faut que je sois tombé, dit-il, pour ne pas céder à vos supplications ! Amitié, reconnaissance, générosité, tous les bons sentiments que j'avais, ont été dévorés par cet exécrationnable amour. Il n'y a plus rien en moi que cette femme. Pour elle j'oublie tout, je m'avilis, je me dégrade. Et ce qu'il y a de plus atroce, c'est que je m'en rends compte, et que je ne puis pas faire autrement.

—Malheureux ! murmura la patronne.

—Oui, bien malheureux ! sanglota Cayrol en s'abattant sur un fauteuil.

Madame Desvarenes s'approcha de lui, et, doucement, lui posant la main sur l'épaule :

—Cayrol, vous pleurez ? Alors... pardonnez !

Le banquier se releva d'un mouvement violent, et le front baissé :

—Non ! fit-il, ma résolution est irrévocable ; ce soir, si Serge n'est pas parti, ma plainte sera déposée au parquet.

Madame Desvarenes n'insista plus. Elle sentit que le cœur du mari était irrévocablement fermé.

—C'est bien ! dit-elle, je vous remercie d'avoir eu encore assez de mémoire pour venir m'avertir. Vous auriez pu ne pas le faire. Adieu, Cayrol ! Entre vous et moi, je laisse votre conscience juge.

Le banquier s'inclina en murmurant :

—Adieu !

Et, d'un pas lourd, presque chancelant, il s'éloigna.

Le soleil s'était levé radieux et éclairait les arbres du jardin. La nature était en fête, les fleurs parfumaient l'air, et, dans le ciel d'un bleu profond, les hirondelles passaient, se poursuivant avec des cris stridents. Ce contraste entre la joie terrestre et sa douleur à elle, exaspéra madame Desvarenes, et, brusquement, elle ferma la fenêtre. Elle eût voulu l'univers en deuil. Elle resta accablée pendant un temps qu'elle ne put apprécier, plongée dans ses cruelles réflexions.

Ainsi tout était fini ! Et cette grande prospérité, cette haute honorabilité de la maison qui était son œuvre, tout sombrait en un instant. Sa fille même pouvait lui échapper, et, suivant, résignée, l'époux infâme qu'elle adorait malgré ses fautes, à cause de ses fautes peut-être, aller traîner à l'étranger une existence qui se terminerait promptement par la mort.

Car à cette enfant douce et frêle, il fallait le bien-être matériel et surtout la sécurité morale. Son mari devait fatalement, de chute en chute, tomber dans le ruisseau et l'entraîner avec lui, la chère créature ! Et la patronne voyait sa fille, cette enfant qu'elle avait couvée dans le duvet et la soie, mourant de misère sur un grabat. Prévenue, elle accourait, et le mari, jusqu'au dernier jour, haineux, mauvais, lui refusait l'entrée de la chambre où agonisait Micheline.

Une fureur effrayable s'empara d'elle. Sa chair maternelle se révolta, et, dans le silence du salon, elle rugit ces mots :

—Cela ne sera pas !

La porte, en s'ouvrant, la fit revenir à elle-même. Elle se leva. C'était Maréchal, très ému et fort agité. Après l'arrivée de Cayrol, ne sachant que faire, il avait poussé une pointe jusqu'au *Crédit Universel*. Et là, il avait vu avec surprise que les bureaux étaient fermés. Il s'était informé auprès du concierge de la maison, un de ces superbes personnages vêtus de drap bleu qui imposaient tant aux actionnaires ; et ce fonctionnaire, avec indignation, lui avait appris que, la veille au soir, à la suite de la plainte d'un membre du conseil, une descente de police avait eu lieu dans les bureaux, que les livres avaient été emportés au parquet et que les scellés avaient été apposés après le départ du commissaire délégué. Maréchal, très effrayé, s'était hâté de retourner rue Saint-Dominique pour avertir madame Desvarenes. Il fallait évidemment prendre des mesures pour faire face à cette nouvelle complication. Ce commencement d'instruction était-il le début d'une action judiciaire ? Et alors quelle responsabilité allait encourir le prince ?